

Les dix meilleures nouvelles du concours 2007

La Falaise

Olivier MARTINELLI (34200 Sète)

J'ai senti comme un gouffre qui s'ouvrait dans mon ventre. J'ai reposé le livre sur la table basse du salon et d'une main experte, j'ai chassé une mèche qui me tombait sur un œil. Je l'ai calée derrière mon oreille puis je me suis levée. Je venais de prendre une décision qui m'étonnait moi-même.

Je me suis dirigée vers ma chaîne pour l'arrêter ; j'ai observé quelques instants le visage apaisé de Valérie Leulliot sur la jaquette du CD posé sur la platine. Mon frère m'avait toujours dit que je ressemblais à la chanteuse. Je suis allée me poster face au miroir pour vérifier. Les cheveux mi-longs balayant les épaules, les yeux clairs, le nez droit. Mais il me manquait quelque chose qu'elle possédait... peut-être une sérénité dans le regard, un aplomb dans la posture. J'ai enfilé mon manteau.

A l'extérieur, un froid piquant m'a saisi dans l'instant. Pendant quelques secondes, j'ai observé des mèches de nuage qui fuyaient vers le sud, de longs filaments violets qui s'étiraient à l'infini. Quand la neige a commencé à tomber, je n'étais plus très loin. Je n'allais pas faire demi-tour maintenant.

Les grilles étaient grandes ouvertes. J'ai avancé à pas prudents. Le sol devenait glissant. Le ciel opaque bombardait les stèles de flocons cinglants. Il faut croire que j'avais choisi mon jour. J'ai compté les allées. Je ne tenais pas à errer pendant des heures au milieu des tombes. Je voulais la trouver du premier coup. Il faut dire que je mettais rarement les pieds dans ce cimetière. Pour moi, ce n'était pas le meilleur endroit pour retrouver mon frère. Le marbre n'évoquait rien d'autre que du marbre. Et puis surtout, je craignais d'y rencontrer ma mère ; mais aujourd'hui, c'était spécial. Une force obscure m'y avait poussée comme chaque fois que je relisais le premier roman de Fred... un bouquin imparable, violent et émouvant, gravé avec des mots durs et affûtés.

Je me souviens de son visage, le jour de la sortie. De son sourire d'enfant. De ses larmes aussi quand son éditeur lui avait remis l'objet entre les mains. Ma mère n'était pas venue. Ecrivain, c'était pas un métier. Elle ne pouvait s'en réjouir. Elle ne se réjouissait jamais de rien. On était restés côte à côte de longues heures, dans un état étrange... un mélange d'euphorie et de légère déception. Quand la pression retombe et qu'on se dit : C'était donc ça. C'était seulement ça !

Le livre ne s'était pas très bien vendu. Mais ce n'était pas le plus triste pour mon frère. Sa mère avait refusé de le lire. C'était ça, sa grande fêlure. Il l'avait pourtant écrit dans un seul but. Qu'au moins une fois dans sa vie, sa mère soit fière de lui. Moi, j'avais capitulé depuis longtemps. Lui, espérait encore. Mais il avait échoué dans cette ultime tentative et n'avait plus écrit une ligne après ça.

J'ai été tentée de déblayer la neige qui recouvrait le marbre. J'ai renoncé. Sa tombe n'avait jamais été aussi belle. J'ai fouillé le puits sans fond de ma mémoire. Je mélangeais tout. Le notre père, Je vous salue Marie. Je ne connaissais plus aucune prière. J'ai abandonné. Ma mère s'en chargeait. Alors je lui ai parlé comme j'avais l'habitude de le faire. Je lui ai donné des nouvelles de ma vie. Elles n'étaient pas brillantes. J'ai enjolivé. Je les ai parées de couleurs vives. Mon CDD s'est transformé en CDI. Mes collègues sont devenus des types sympas. Mes histoires de sexe se sont muées en histoires d'amour. Je lui ai raconté mes prochaines vacances dans des îles où je ne mettrais jamais les pieds. Puis, pour finir, comme je n'étais pas très convaincante, je lui ai parlé de son livre. Je venais de le relire pour la cinquième fois. Je connaissais certains passages par cœur. Je lui en ai récité un extrait. Quelques lignes à voix haute. Il serait bien obligé de me croire.

J'ai fait demi-tour. Je me suis engagée entre les platanes, dans l'allée centrale, avec la voix de Fred, à présent, qui emplissait ma tête. La neige aussi me parlait. Elle murmurait sous mes pas. Je lui répondais en soufflant. Depuis que j'avais arrêté le sport, le moindre effort me coûtait. En une demi-heure, comme on étale un drap sur un mort, le manteau blanc avait recouvert Paris d'une épaisse couche de vingt centimètres. En avance sur la saison, il avait surpris tout le monde. Moi la première. Mes talons s'enfonçaient profondément. Le froid me saisissait les mollets. Je regrettais d'avoir enfilé cette jupe ce matin. Un bon vieux jean aurait mieux fait l'affaire.

Soudain, une vieille dame s'est plantée face à moi pour me bloquer le passage. J'ai tenté d'esquiver en passant à côté mais elle a fait un écart et s'est interposée de nouveau ; J'ai observé la femme. Elle était engoncée dans un anorak hors d'âge, un anorak bleu marine qui m'était familier, curieusement. Elle me fixait sans ciller, un léger rictus au coin des lèvres. Les joues creuses, le teint pâle et ce drôle de foulard sur la tête... je n'avais pas reconnu ma mère. Je lui ai simplement dit " Salut, qu'est-ce que tu fous là ? " Je ne l'ai pas embrassée. Ca faisait tellement longtemps. J'avais perdu l'habitude.

Elle n'a rien répondu. Elle a continué à me regarder, en souriant tristement. Les épaules tombantes, le dos voûté, elle semblait porter sur elle toutes les peines du monde. Ca faisait deux ans. Elle a posé sa main sur ma joue. Elle était sèche et froide comme une écorce. J'ai reculé vivement. Je n'étais pas prête pour ce genre d'épanchement.

Il était à Fred, cet anorak ?

Elle a acquiescé d'un hochement de tête, en silence, les yeux humides. Je détestais quand elle faisait ça. Elle allait sans doute me culpabiliser, me demander depuis combien de temps je n'avais pas téléphoné. Je détestais quand elle prenait cet air de chien battu. Je détestais l'entendre soupirer. Je détestais cet horrible foulard qu'elle avait noué sur son crâne ; je détestais sa façon de dire " ma fille " et par-dessus tout, je détestais le fait de lui ressembler comme une jumelle.

D'une voix faussement enjouée, elle m'a demandé comment j'allais. J'ai hésité une fraction de seconde. Puis je lui ai dit de me suivre. Elle marchait très lentement, prenant mille précautions. Je tréplignais devant elle. A un moment, le givre l'a piégée sous la neige. Elle s'est rattrapée in extremis à un horodateur. J'ai expulsé un rire bref et nerveux. Je crois qu'elle ne m'a pas entendue. Elle ahanait. De petits nuages de fumée s'échappaient de sa bouche.

J'habitais au troisième sans ascenseur. Par-dessus mon épaule, je lui ai lancé que je n'avais pas beaucoup de temps. Elle a hésité quelques instants. Son visage n'exprimait rien d'autre que cette hésitation. Ensuite, elle a considéré mon escalier comme s'il s'agissait de son pire ennemi. Elle s'est accrochée à la rampe et s'est mise à escalader les marches, reprenant son souffle à chaque étage. Je ne la trouvais pas en grande forme. L'âge devait y être pour beaucoup.

Je l'ai attendue cinq minutes sur le palier. J'observais sa main osseuse qui glissait sur la rampe en bois, quelques mètres plus bas. Et je me suis dit que sa vie ressemblait à cette ascension. Toujours se raccrocher à quelqu'un. Toujours besoin d'un tuteur. Mon père d'abord pendant des années puis mon jeune frère et ses frêles épaules puis moi... Jusqu'à ce que je prenne la fuite à l'autre bout de Paris. Je ne pouvais supporter cette vie. Vivre avec ma mère, c'était comme nager avec une ceinture de plomb accrochée à la taille. J'avais tenu trois ans. Je m'étais oubliée trois ans. Aujourd'hui, je vivais. J'avais mon indépendance, ma vue sur les toits.

T'as une jolie vue, d'ici. On aperçoit un bout du cimetière.

Ma mère s'est approchée de la fenêtre, à petits pas. Elle est restée ainsi, de longues minutes, les yeux dans le vague. J'ai observé sa silhouette qui se détachait sur les tuiles rouges. Et je ne sais pas pourquoi, mais à cet instant, j'ai eu envie de pleurer. Pour faire diversion, je suis allée mettre l'album de Valérie Leulliot. Les arpèges de guitare ont rempli l'appartement. Je ne veux pas d'excuses, elle m'a dit sans se retourner. Tu sais, je comprends.

Quoi tu comprends quoi ?

Que tu ne viennes pas me voir.

Il n'y avait aucune agressivité dans le ton de sa voix. Elle s'est retournée. Elle me couvait d'un regard plein de sollicitude. Je n'avais jamais remarqué qu'elle avait les yeux si bleus. Je comprends, elle a ajouté. Ta mère, c'est une rabat-joie. C'est pas marrant pour toi. Je te fais toujours des reproches. Mais je fais des efforts, tu sais. J'essaie de changer.

Depuis quand ?

Ca m'a pris il y a quelques mois. J'ai compris des choses.

Je me suis demandée quelles choses elle avait réalisées, quelle ardoise elle rêvait d'effacer. Et pourquoi ça lui prenait à soixante et un ans. T'es rentrée dans une secte, c'est ça ?

En quelque sorte...

Elle a ri de bon cœur. Je n'avais jamais entendu rire ma mère. Ou alors, je ne m'en souvenais plus. Elle a fait le tour de la pièce. Elle s'est dirigée vers les photos, sur la commode. Il était beau ton frère.

Sur celle-ci, il ressemble à papa. Elle a saisi le cadre. Elle l'a lissé du plat de la main pour en chasser la poussière avant de le reposer. J'ai vu deux fantômes flotter dans la pièce. Il n'y avait aucune photo d'elle. Je savais que ça lui ferait de la peine. C'était dans ce but que je n'en n'avais jamais posé... dans l'espoir qu'un jour, elle se plante devant cette commode et qu'elle ne s'y trouve pas. Le roman de Fred était là où je l'avais laissé, en évidence sur la table basse. Elle est revenue vers lui. Elle s'est penchée péniblement pour le saisir. Elle a scruté la couverture comme si elle la découvrait. Ses doigts tremblaient. Le livre lui brûlait les mains.

Tu as fini par le lire ?

Le mois dernier ; j'aurais dû le faire depuis longtemps. Maintenant je sais tout. Elle a baissé la tête. Elle est venue me rejoindre. Elle s'est assise face à moi, dans le grand fauteuil. Elle ne pouvait plus plier ses jambes. Elle s'est laissée tomber de tout son poids. Je me suis levée pour lui prendre son anorak. Je lui ai dit d'enlever cet horrible foulard. Elle a semblé désemparée, tout à coup. On aurait dit une enfant. Mais elle m'a obéi. Elle l'a ôté très lentement, avec des gestes précautionneux. Avant que je pose la moindre question, elle a dit : C'est à cause des chimio.

Je l'ai observée longuement. Son regard était clair et candide. J'ai tenté de contenir les larmes qui me piquaient les yeux. Elle a ajouté : J'ai besoin de profiter de la vie, du peu qui me reste. Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

J'ai entendu la voix de Valérie de Leulliot qui sortait des baffles et cette phrase qui revenait en boucle ... " c'est en haut des falaises que l'on se sent vivant " Et ce soir, ces paroles avaient une résonance particulière. Elle a répété :

Oui, j'ai besoin de profiter de la vie. Je suis restée muette quelques secondes avant de me reprendre. J'ai tenté un sourire.

Tu tombes bien maman, c'est ma spécialité.

Je me suis penchée par-dessus la table basse. J'ai passé ma main sur son crâne désertique. J'ai senti comme un grondement sourd qui gonflait sa poitrine avant qu'elle ne se mette à rire à gorge déployée.

Ah... ma fille.